

Conceptions du monde & Monde vivant

Partie I : Conceptions du monde en tant que perspectives du connaître

Renatus Ziegler

Association pour la recherche sur le cancer
Institut Hiscia, Arlesheim / Suisse

Résumé : Sur la base d'une reconstruction chiche des catégories fondamentales de la science cognitive de Rudolf Steiner sont dérivées les caractéristiques de quelques conceptions du monde centrales. Cela permet, d'une part, de reprendre des positionnements cognitifs spécifiques à l'objet et/ou ajustés au sujet. D'autre part, des perspectives cognitives inconsciemment refusées ou bien préférées peuvent de ce fait être remarquées et avec cela d'autres sortes d'accès à la totalité du monde pour la vie cognitive peuvent être envisagées ; ou bien on peut, pour le moins, en venir à la connaissance qu'il y a aussi d'autres perspectives cognitives s'écartant de l'attitude personnelle. Avec les variantes dérivées et décrites de conceptions du monde et les transitions et formes mixtes qui en font partie, il s'agit de donner un aperçu systématique de toutes les possibilités du penser spécifiques aux formes d'apparitions de la loi cognitive générale. On fera à l'occasion abstraction des domaines d'expérimentations spécifiques éventuels (par exemple de la nature organique ou du Cosmos physique), auxquels on peut se tourner avec l'oculaire d'une telle conception du monde. Pour finir, on examine si l'anthroposophie peut elle-même être ordonnée comme un domaine de conceptions du monde ou pas.

Mots-clefs : science de la connaissance, acte cognitif, conception du monde, anthroposophie.

Introduction

C'est dans la nature du connaître humain individuel et naïf d'envisager à chaque fois des domaines expérimentaux choisis, comme ceux des substances naturelles ou synthétiques, minéraux, cristaux, champignons, micro-organismes, végétaux, animaux, hommes, etc.. Ils sont aux fondements des divers domaines du savoir comme la chimie, la minéralogie et la cristallographie, la biologie, la théorie du comportement, la sociologie etc.. Au-delà encore, pour la genèse des cultures spécifiques du savoir, les perspectives idéelles et méthodologiques sont effectivement d'une grande importance (décisions préalables, traditions, attitudes, hypothèses), lesquelles imprègnent l'art et la manière du connaître, aussi bien sous la forme de modèles théoriques qu'en tant que du style du penser devenu constitutif.¹ Des perceptions sensibles sont-elles seulement reconnues, ou même seulement leurs parties mesurables ? Des idées (inter-) subjectives sont-elles des normes de mise en ordre ou bien des principes universels constitutifs ? La substance de base du monde est-elle simple ou multiple ?

Une confrontation avec ses propres perspectives fait partie des conditions de base de la réflexion philosophique. La multiplicité des cultures du savoir cultivées aujourd'hui requiert une confrontation aux caractéristiques de sa propre manière d'accès, une détermination de l'état de son expérience et du penser propres. Ceci se voit pourtant rendu difficile actuellement du fait qu'il ne peut être question d'une conception unitaire du connaître ou de théorie scientifique dans la philosophie d'aujourd'hui.² On a beaucoup plus à faire à un grand nombre de conceptions, en partie incompatibles, s'excluant les unes des autres — justement de diverses cultures du connaître et du savoir différentes.

Dans ce qui va suivre, on va attirer l'attention sur le fait qu'une culture du connaître ou une conception du monde³ ne peut pas nécessairement être explicite seulement en tant que manière de voir subjective-psychologique — au sens d'une vaste justification globale de la multiplicité et de la

¹ Au sujet du concept de style du penser, voir Fleck, 1980, 1983.

² Voir les essais dans Rupnow *et al.*, 2008 et l'étude historique de Ziche, 2007.

³ Au sens de la manière moderne d'utiliser les termes, je devais écrire « conception du monde » au lieu de « image du monde », puisque avec la première sont signifiés aussi, entre autres, des aspects éthiques et sociaux et pas seulement une conception totale simplement et idéellement fondée du monde. J'en resterai malgré cela au terme « conception du monde » et certes au sens d'une intuition immédiate du monde dans sa totalité déterminée de manière *perspectiviste*. Rudolf Steiner semble, du reste dans le contexte désigné, utiliser aussi cette expression dans ce sens.

sensibilité du ressentir personnel⁴ —, mais au contraire aussi en tant que perspective cognitive philosophique prégnante. Ceci semble réussir lorsqu'on est d'abord dans la situation d'en revenir aux perspectives les plus importantes sous un point de vue unitaire, à savoir celui de l'*acte* du connaître, en tant qu'accomplissement de la conscience humaine individuelle. À l'occasion, il ne s'agit ici, en premier lieu, ni de phénoménologie de fait ou bien d'une intuition immédiate éventuelle, ni d'une exposition historique ou de cas d'exemples actuels, mais au contraire d'une dérivation systématique de perspectives cognitives concrètes à partir d'une loi générale de l'accomplissement cognitif. Des perspectives cognitives peuvent ensuite être conçues en tant que formes d'apparition spécifiques d'une telle loi cognitive universelle.

Eu égard aux très différentes conceptions philosophiques au sujet du processus cognitif, il se peut qu'il soit étrange de parler ici d'une loi générale du connaître. Mais il m'importe de démontrer que, malgré toutes les différences prégnantes dans les détails, il y a bien, au fondement des activités cognitives dans leur multiplicité concrète et orientée sur la pratique, une structure élémentaire de base, qui les relie toutes. En partant de là, on peut développer ensuite un cheminement qui est à fonder clairement en remontant dans la multiplicité désignée — et c'est justement la sollicitation du déploiement systématique esquissé par ailleurs des conceptions du monde.

Dans cette première partie de l'essai ce sont les points de vue systématiques et déductifs qui se trouveront au premier plan ; lesquels résultent d'une fréquentation autonome et expérimentale d'avec la loi du connaître. Quelques aspects du contexte historique en seront détaillés au début de la seconde partie de cet essai.

Naturellement, on pourrait parcourir aussi un cheminement de synthèse inverse, à savoir un cheminement qui va de la multiplicité à la totalité et, ensuite, jusqu'à l'unité d'une telle loi cognitive universelle. Le résultat en devrait être le même selon moi — on a seulement besoin pour cela de vastes études historiques et de psychologie cognitive afin d'en appréhender et d'élaborer des cultures du connaître réellement existantes et des types d'expérience les concernant. On ne peut pas les produire, premièrement⁵ et, secondement, ce n'est pas l'intention de ce travail. Bien plus, on va partir de l'unité du connaître en pénétrant la multiplicité et la totalité des positionnements cognitifs spécifiques. Il en résultera en même temps ce qui relie toutes ces attitudes du connaître (conceptions du monde) et ce qui permet principalement le surmontement de chacune de leurs unilatéralités, savoir par le cheminement au travers des diverses conceptions du monde, selon l'orientation qui les traverse sur la loi fondamentale universelle du connaître.

Loi universelle du connaître

Sous le terme de science du connaître est comprise ici la détermination conceptuelle-idéelle de la conformité aux lois de l'actuel connaître, à l'appui de l'expérience individuelle du connaître. Dans ce sens, la science du connaître est donc une science *empirique* — à l'occasion de quoi, la signification usuelle « d'empirique » est consciemment élargie ici à ce qui est « expérimentable au moyen des sens physiques et de leurs élargissements instrumentaux » sur « l'expérimentable principalement ». On doit rendre évident pour cela le fait que l'activité scientifique représente elle-même un contenu expérimentable, pareillement dans ce sens élargi et avec cela scientifiquement accessible comme les objets, sur lesquels cette activité s'oriente. Ici on n'est pas sensé pourtant simplement et seulement se référer aux réflexions steinériennes sur la science du connaître, mais au contraire on va développer une esquisse propres aux fondements de cette science.⁶

⁴ On entrera dans le détail des aspects psychologiques et de vie universelle de la doctrine de conception du monde dans la seconde partie de cet essai : « *Déterminations cognitives et psychologie des conceptions du monde* ». S'y trouve aussi une insertion historique des considérations de Steiner sur les conceptions du monde et, en particulier, à l'égard des déterminations de conception du monde avec d'autres indications bibliographiques.

⁵ Pour un travail préalable dans cette direction, voir Steiner, 1985.

⁶ Steiner, 1980, Chapitres 4 & 5 ; Steiner, 2003, Chapitres 11-14 ; Steiner, 1995, Chapitres V-VII ; Voir en outre les expositions correspondantes dans ; Schneider, 1985 (partie I) ; Ziegler, 2006 (Chapitre 9) ; Heusser, 2011 (Chapitre 2).

Mes recherches présentées ici sur la science ou philosophie cognitive, vont en général dans une autre direction que celles de la théorie cognitive actuelle en tant que discipline philosophique.⁷ Chez cette dernière, il s'agit pour l'essentiel de critères du savoir en tant que *factum* donné : vérité, conviction, justification, contexte, etc. Ici il s'agit de *conquête* du savoir, d'une caractéristique fondamentale, auto-réflexive, utilisable en soi d'un engendrement de connaissances (lesquelles doivent être elles-mêmes acquises au moyen d'un processus cognitif). Cela se trouve en partie plus proches de nouvelles tendances de la philosophie des sciences que la théorie classique du connaître, par exemple, l'attention portée à l'importance de l'autonomie des observations, en particulier de la menée active d'expérimentations en tant que source (et confirmation éventuelle) de théories scientifiques.⁸

Un point de part de toute connaissance, c'est l'expérience concrète. Elle englobe toute l'étendue de ce qui est actuel à un sens quelconque. À l'intérieur de ce domaine se trouvent, d'une part, des expériences qui sont présentes sans activité participative directe et d'autres telles que leur existence nécessite l'activité du sujet. Les premières doivent s'appeler *perceptions* ; selon leur contenu elles englobent des sensibilités sensorielles, souvenirs, sentiments, caprices [ou inspirations, *ndt*], désirs, représentations, presciences, etc. Aux dernières appartiennent les *idées pures* ou bien des *conformités aux lois*, transmises par le *penser pur*, ainsi que cette activité elle-même et les processus exécutés et vécus par elle (penser, reconnaître, juger, former des buts d'actions, etc.)

Des idées pures sont aussi appelées *concepts purs*. Par concept [à signaler que le premier sens de *Begriff*, c'est « contenu » par conséquent la langue allemande n'a jamais été nominaliste, elle est d'emblée universaliste, car pour elle un concept c'est originellement un contenu, voilà enter autre une explication de l'apparition du génie steinerien dans la langue allemande et nulle part ailleurs ! *ndt*] cela ne signifie donc pas expressément la caractérisation ou l'expression verbale d'une idée ou bien d'un contenu conceptuel. Tout particulièrement des idées pures sont pareillement partie constitutive de l'expérience ; au contraire des perceptions, elles doivent nonobstant être activement produites et examinées, premièrement, et, secondement, elles sont transparentes quant à leur contenu dans leur existence activement produite et nécessairement interdépendantes en elles. Cette limpidité idéale est reliée à un discernement dans l'indépendance du sujet et de l'activité, fondée sur elle-même et dans le caractère qui contextualise en soi ces contenus idéels d'expérience.

Au plus facilement, on peut s'expliquer les faits concrets d'expérience du penser pur à l'exemple d'un fait mathématique : l'idée du cercle (par exemple sous la forme du lieu géométrique de tous les points dans un plan, qui sont équidistants d'un point fixe de ce plan) n'est ni engendrée par le sujet pensant, ni dépendant de celui-ci : on « voit » [c'est le moment de comprendre l'expression française typique « *je vois ce que vous voulez dire !* » (Pierre Feschotte), en fait on ne « voit » rien que par le penser à ce moment-là ! *ndt*] en pensant dans l'intérieur de quelque chose, qui a une existence indépendante de ce penser.⁹ Le processus de discernement qu'on a ici en tête est à distinguer de sa préparation, dans laquelle souvenirs, caprices ou inspirations, représentations, prescience, etc., jouent un rôle important, mais sans pouvoir cependant remplacer la pénétration à jour immédiate qui la suit.

L'expérience immédiate ne peut être que constatée — ici il n'y a pas de questionnement. Des questions n'interviennent qu'au moyen de la confrontation consciente de l'expérience du penser (contenus conceptuels, idées) d'avec l'expérience de reste.¹⁰ Dans le domaine des perceptions, quelque chose est vécu qui s'avère tout d'abord lacunaire, sous l'éclairage par le penser : s'y présentent des particularités impénétrables dans leur contexte. Depuis le penser, l'expérience

⁷ Voir à ce propos les récentes expositions de Baumann, 2006 et Ernst, 2010.

⁸ Voir à ce propos Carrier, 2008, Barthel & Stöckler 2009 et en cela tout particulièrement Carrier, 2009, Gähde, 2009.

⁹ On trouvera des exposés détaillés de ceci dans Ziegler, 2006a (Chapitres 3 & 4) ; Schieren, 2010. Voir aussi à ce sujet Ziegler, 2004 où se trouve aussi une discussion détaillée sur les reproches correspondants formulés à l'encontre de l'existence et du caractère éprouvable des idées pures et du penser pur.

¹⁰ Voir pour plus de détails à ce propos Ziegler, 2013.

d'interdépendance est connue — et donc de telles particularités ne sont pas retrouvées dans le monde de la perception et peuvent être complétées par le penser correspondant. Il n'importe pas tant ici, tout d'abord, de savoir si cette restitution est « correcte » ou bien « vraie », mais au contraire seulement si une telle restitution idéelle est premièrement nécessaire, deuxièmement possible et troisièmement, sensée. Avec cette dernière complémentation, on veut signifier qu'elle ne représente aucun abandon du champ d'expérience, puisque les contenus du penser (contenus conceptuels, idées, théories, modèles, hypothèses) appartiennent eux-mêmes à la permanence de ce champ. La complémentation des contenus de perception au moyen d'idées concrètes et de leur connexion actuelle s'appelle *connaissance* et le résultat correspondant *Jugement cognitif*.

Dans ce sens, une connaissance repose sur trois composantes, lesquelles sont constitutives de la réussite d'un jugement cognitif conforme aux faits : *perception actuelle*, *formation d'idée actuelle* et actuelle *connexion de perception et idée* (jugement cognitif actuel). Si l'une de ces trois composantes n'est pas actuellement présente de fait, il ne s'agit plus alors strictement de connaissances, mais au contraire de savoir transmis, souvenirs, préjugés, pronostics, spéculations, hypothèses de travail ou choses semblables. Sous cette acception, il ne peut y avoir de connaissance que dans un seul cas isolé : dans le cas d'une situation de perception concrète. Tout le reste nécessite la transmission, la compilation, la reconstruction, la dés-actualisation de l'expérience et avec cela, une sortie hors de la connaissance actuelle.

Ces conditions strictes ne peuvent pas toujours être conservées dans les circonstances du quotidien cognitif. Dans ce cas, il s'agit d'activités, préparant les connaissances actuelles et/ou les consolidant et complétant avec ce qui a été acquis. Dans de nombreuses situations, la formation d'idées ou de théories est produite en s'y rattachement ou bien en tant que préparation à des expériences concrètes (par exemple sous forme d'expérimentations). À l'occasion, il s'agit alors tout d'abord de spéculations sur la base de présomptions, de savoirs transmis, de souvenirs d'expériences personnelles, etc., qui ne peuvent devenir justement un jugement cognitif actuel qu'au moyen d'une situation actuelle concrète d'expérience orientée sur une hypothèse spécifique vérifiée à une perception.

De la pratique cognitive individuelle la faible étendue subjective du connaître n'est que par trop certaine : expériences incomplètes, contenus conceptuels manquants ou insuffisants, incertitudes sur les sources bibliographiques etc. font partie du quotidien [à cela se rajoute les conditions hiérarchiques régnant dans les laboratoires autour des « mandarins » et autres « pontes » (même anthroposophiques au Goetheanum), en tous genres qui font que par exemple, il faut attendre 40 ans après la mort de Paul Schatz pour entendre parler de ses travaux... *ndt*] Il n'y a pourtant aucune raison d'imputer ces expériences d'une réalisation restreinte du principe cognitif à ce principe même. Au contraire : étant donné qu'un problème cognitif permet que se réalise la confrontation du penser d'avec la perception, ces expériences peuvent se voir aussi clarifiées par un élargissement et un approfondissement de cette confrontation. D'autres difficultés individuelles ne sont pas en vue dans cette entreprise. Au-delà de toute postulation de principes, en opposition à des limites cognitives individuelles elles-mêmes contradictoires : une délimitation concrète ne peut être affirmée qu'à partir de cet acte du discernement conforme aux faits relatif à cette frontière — et ainsi la frontière en contradiction à l'affirmation originelle est déjà franchie.

Loi cognitive générale et conceptions du monde spécifiques

La *loi cognitive universelle* qu'on vient d'esquisser englobe le discernement élémentaire qu'un processus cognitif consiste à faire se rencontrer actuellement l'expérience et le penser, dans une interpénétration conceptuelle-idéelle de domaines réellement vécus du monde. Cela signifie que les domaines d'expériences choisis à l'appui d'idées déterminées (théories, modèles) reliées les unes aux autres, sont insérés dans une contexte que l'on peut examiner. Ce qui est décisif à l'occasion, c'est d'abord qu'à aucune des deux composantes, idée ou expérience, n'est assignée de position prioritaire. Toutes deux appartiennent à la totalité du monde vécu et ne contribuent qu'*ensemble* au progrès du connaître.

L'universalité et l'ouverture de cette détermination du connaître peut premièrement mener au discernement que cette loi cognitive universelle repose à la base de *toutes les* sortes du connaître et que toute attitude effective ou possible du connaître (au cas où cette attitude principalement ait quelque chose à faire avec le connaître), s'avère un cas spécial de cette loi. Deuxièmement, le perspectivisme¹¹ est un phénomène d'accompagnement de toute activité concrète et individuelle du connaître.¹² On ne peut pourtant pas en dériver un relativisme, car il s'agit de perspectives, d'un seul et unique acte *connaissant*. Autrement dit : on peut facilement se convaincre que le penser connaissant actuel est le point de référence, derrière lequel — ou au-delà duquel — on ne peut systématiquement pas aller plus loin, se déterminant nonobstant lui-même et avec cela se justifiant de par lui-même. Car c'est toujours le penser agissant qui s'éclaire, sur lui-même au-dessus de lui-même, dans ses relations à d'autres conceptions du monde. Sans sa participation, il ne peut être mis en rapport avec n'importe quoi d'autre et à plus forte raison (causale) y être ramené.

Au plan méthodologique des modifications suivantes de la loi cognitive doivent être explorées, dans la première partie de cet essai à partir de ses conditions constitutives propres et, dans la seconde partie, sur les « tonalités cognitives et psychologie des conceptions du monde » à partir des conditions de son insertion, de ses formes d'apparition dans la vie de l'âme humaine. Cela conduit aux sources individuelles inépuisables, mais dont on peut nonobstant avoir une vue d'ensemble, des perspectives et attitudes cognitives éventuelles.

Aussi bien la loi cognitive universelle ici comprise, que le spectre des conceptions de monde, sur lequel en ce lieu on va prendre avant tout référence, furent pour la première fois mis en place par Rudolf Steiner. Lui-même n'y a pourtant pas rattaché sa science du connaître explicitement avec les détails de sa doctrine de conception du monde, exceptées quelques remarques fondamentales, plus ou moins explicites, concernant les conceptions du monde idéalisme, réalisme, spiritualisme et matérialisme.¹³ On va tenter ici de réaliser ce contexte jusqu'en détail au sens d'une contribution à la méthodologie concrète du connaître vaste et différencié du monde et de l'être humain.

Unité et multiplicité du connaître dans le monde vivant

Un resserrement du connaître et avec cela le travail à fond des disciplines scientifiques a lieu au travers du choix de certains contenus d'expérience et/ou de méthodes déterminées. Un tel choix devient dogmatique du fait que, soit on affirme qu'il n'y a absolument aucun autre choix (à partir de quelque raison que ce soit), soit que la préférence accordée au choix concerné n'est pas suffisamment fondée par l'expérience, et on fait donc seulement prévaloir ainsi des raisons *a priori*.¹⁴ De nombreux auteurs ont déjà attirés l'attention là-dessus, mais il n'existe jusqu'à présent que quelques recherches convaincantes, qui ne constatent pas simplement et seulement une pluralité des compréhensions scientifiques ou bien des cultures scientifiques, mais au contraire s'efforcent à

¹¹ Voir à ce propos, par exemple, Giere, 2006, Kellert *et al.*, 2006.

¹² Voir à ce sujet Steiner, 2002, Chapitre I : le caractère de l'anthroposophie, en particulier pp.11-20 et la première conférence, d'une série sur l'anthroposophie donnée à Berlin, le 23 octobre 1909, dans Steiner, 2001, en particulier pp.15-19.

¹³ Steiner, 1980, chapitre 7 et Steiner 1995, chapitre II. Voir à ce sujet et sur la contextualisation des exposés de Steiner au sujet des conceptions du monde avec la philosophie de son époque les études fondamentales suivantes : Sijmons, 2008 (Chapitre X) ; Il s'y trouve aussi la tentative intéressante de mettre en rapport la doctrine de conception du monde de Steiner d'avec les catégories fondamentales de la logique de Hegel.

¹⁴ Dans cette situation c'est, comme auparavant, le naturalisme ou matérialisme. Des tentatives de le libérer de ses préalables dogmatiques, d'en faire une conception du monde englobante et intégrante, une fois pour toutes des expériences, en particulier aussi mentales, à savoir, subjectives aussi bien que d'âme et d'esprit, montrent qu'il en devient « instable », se dissout et doit perdre confiance dans ses présuppositions — ce qui pour la plupart de ses représentants ne devrait être qu'un pas difficilement acceptable. Voir à ce sujet Becker, 2009. [Qui l'ose devient automatiquement la risée de « l'équipe » qui le traite alors de « philosophe », la pire injure en biochimie à l'Université de Lille 1 par exemple en ce moment. *ndt*]

une manière d'accès supra-ordonnée.¹⁵ La solution de ce problème dépend du fait de savoir si l'on peut rencontrer un accès rationnel à toutes les conceptions du monde, et donc s'il existe un point de vue à partir duquel puissent être explorées et comprises, dans leur caractère respectif à chaque fois, toutes les conceptions du monde. On affirme souvent à l'occasion qu'il s'agit d'une question relevant de la pratique éthique et de vie profane, laquelle ne peut pas être adjointe aux domaines des lumières ou du connaître. Il s'ensuivrait qu'il ne pût exister du tout de doctrine de conception du monde rationnelle, philosophique et systématique.¹⁶ Pourtant dès qu'on découvre que le connaître aussi est aussi une *activité* intégrée dans le vie, une pratique humaine centrale et humainement individuelle, une telle démarcation ne peut plus être maintenue.¹⁷

Un ferlage explicite de l'accomplissement du connaître dans la vie a des conséquences décisives. Une confrontation fondée d'avec les conceptions du monde mène ensuite au discernement que toute attitude cognitive a aussi des conséquences pratiques. Car chaque choix, aussi bien de contenus cognitifs que de méthodes cognitives repose sur des hypothèses métaphysiques (le plus souvent manipulée dogmatiquement), qui ont des répercussions spécifiques pour la pratique cognitive et avec cela, la pratique de vie profane : la manière dont on s'y prend avec la nature et ses semblables dépend irréductiblement des convictions (plus ou moins) fondées conformément au connaître, que l'on a prises à son compte et/ou élaborées soi-même.¹⁸ À partir des conceptions du monde peuvent être dérivées, par conséquent, des manières d'agir ou des sortes de fréquentations actives d'avec le monde. Un façonnage de diverses *configurations du monde* constitue néanmoins un thème en soi qui ne peut pas être développé plus avant ici.

Une autre conviction de fond largement répandue consiste dans le préjugé qu'il existerait une science exempte de valeur. Comme toute conception du monde, toute science concrète repose sur des hypothèses préalables, des horizons d'expériences préalables et des points de vue méthodologiques et avec tout cela sur des valeurs (valorisation extrême des perspectives choisies vis-à-vis d'autres points de vue éventuels), qui ne sont pas fondées *au moyen de* cette science et qui peuvent y être intérioritément élaborées dans un large contexte.¹⁹ Si néanmoins on réussit à retirer un aperçu de toutes les attitudes et perspectives cognitives possibles, celles-ci se révèlent pour les perspectives individuelles appartenir aux unilatéralités inaliénables comme une vaste totalité et avec cela en tant que compositions spécifiques que l'on peut fonder.

Dans le paragraphe suivant, on va montrer comment, à partir de la loi générale de l'acte du connaître esquissée ci-dessus et remontant à Rudolf Steiner, tout un complexe de conceptions du monde conséquentes peut être dérivé. Cela permet, d'une part, d'en appréhender des positionnements cognitifs spécifiques de l'objet, et/ou mis à la portée du sujet et, d'autre part, de remarquer en tant que telles des perspectives cognitives inconsciemment rejetées ou préférées et avec cela aussi d'envisager d'autres manières d'accès à la totalité du monde pour sa vie cognitive — ou pour le moins prendre connaissance qu'il y a des perspectives cognitives divergentes de la sienne propre. Selon moi, il s'agit ici dans le paragraphe qui suit de variants d'une contemplation cognitive du monde et de leurs formes de transitions et de mélanges afférents en vue un aperçu systématique de *toutes les* formes d'apparitions spécifiques possibles de la loi cognitive générale. On fera abstraction à l'occasion des domaines d'expériences spécifiques éventuels (par exemple le Cosmos physique, la nature organique ou bien les formes des vécus de la vie de l'âme et de l'esprit de l'être humain) sur lesquels on peut se tourner avec l'oculaire d'une telle conception du monde et mener avec cela à d'autres modifications du connaître. Pour conclure, on explore le fait de savoir si

¹⁵ Qu'en soit nommé un représentant ici d'un temps récent Runggaldier, 2002 (en particulier le chapitre 2.3, pp.152-156).

¹⁶ Cette conséquence semble bien avoir été tirée par, entre autres, Karl Jaspers, voir Jaspers, 1952.

¹⁷ Runggaldier, 2002 (p.152) partage aussi cette manière de voir et à partir d'une perspective constructive, Lenk, 2000 (en particulier pp.116-118).

¹⁸ Voir à ce propos de manière plus détaillée dans Ziegler, 2011.

¹⁹ Ceci a été nettement travaillé pour la première fois par Fleck, 1980.

l'anthroposophie elle-même peut être ordonnée comme un domaine des conceptions du monde ou pas.

En se rattachant à cela, dans la seconde partie de cet essai, on montrera que si l'on adopte encore des points cardinaux de la prédisposition inhérente à l'âme, on en arrive ainsi à sept autres variations du positionnement cognitif, qu'on appelle cette fois atmosphères cognitives, qui se laissent concentrées sur trois inclinations cognitives fondamentales.

Métamorphoses des contenus de la contemplation cognitive du monde

Point de vue systématique versus vie profane du monde

La présentation suivante des conceptions du monde et de leurs métamorphoses s'oriente sur le « principe cognitif universel », auquel on renvoie ici, elle montre comment sont prédisposées, dans ce fondement, des perspectives spécifiques comme aussi des transitions de l'une à l'autre. Un accès plus profane (qui pourrait compléter les analyses présentées ici) devrait émaner des unilatéralités éprouvées, des contradictions intérieures et des discernements et perspectives insatisfaisantes pour l'âme d'une seule et unique conception du monde et rendre ainsi évidents les embarras psychiques, à partir desquels il est nécessaire de passer à une autre conception du monde (ce qui s'est produit effectivement aussi dans une perspective historique²⁰). Ceci présuppose pourtant que de telles transitions soient foncièrement possibles et requièrent un discernement dans le processus cognitif qui indique quelles conceptions du monde sont principalement en question. Seul un essai systématique (au plan de la science cognitive) peut produire ceci, comme on va ici tenter de l'esquisser ici.

À partir d'une perspective profane (temporelle, *ndt*) surgissent des questions comme : pourquoi et à partir de quelles raisons et nécessités internes sommes-nous donc passés de l'une à l'autre conception du monde ? La direction de transition (aussi lors de l'omission de plusieurs conceptions du monde) joue-t-elle un rôle important ? De tels questionnements requièrent le cas échéant des recherches foncièrement individuelles-historiques et historiques sur la conscience et la psychologie de l'humanité. À partir d'un point de vue systématique, les réponses en sont aussi élémentaires : pour la totalité du connaître, on ne peut renoncer à une multiplicité des accès. Et : la direction de transition s'oriente sur les compléments à cette totalité qui sont (encore) concrètement nécessaires à la culture cognitive pratiquée jusqu'ici.

Idéalisme et réalisme

Les deux sources matérielles (quant aux contenus) du connaître sont des idées et des expériences. Un positionnement cognitif, dans lequel les idées se trouvent au premier plan, des idées de toutes sortes et de toutes étendues sans aucune restriction, peut être appelé *Idéalisme*.²¹ Une connaissance consiste ici en premier lieu en une formation d'idées ou de théories, laquelle, à cause de sa fonction alignée sur le connaître, peut être appelée *formation épistémologique d'idées*. Ordre et sens du monde, ne se laissent exprimer qu'en idées. Pour des idéalistes, les idées sont la première chose la plus parfaite dans le monde. Le sens du monde (et le but de son action), l'idéaliste le trouve dans le monde des idées. La confrontation d'avec le monde de l'expérience lui sert en premier lieu pour stimuler la formation d'idées et non pas pour une confirmation ou bien une consolidation de celles-ci. Ce n'est qu'avec elles qu'il peut ordonner le monde, le comprendre (ainsi qu'agir en lui). la vérité d'un connaître se révèle particulièrement dans la preuve de sa consistance interne, de l'accord

²⁰ Voir à ce sujet les remarques de Steiner dans les préfaces des rééditions de 1918 et 1924 dans Steiner, 1985, pp.7-16.

²¹ Les expressions utilisées ici et dans ce qui suit pour désigner des conceptions du monde déterminées proviennent de Rudolf Steiner, et peuvent dévier en partie considérablement des manières usuelles d'en faire usage ; voir Steiner, 1990. Pour d'autres accès aux douze conceptions du monde traitées ici voir Gleich, 1957 ; Witzenmann, 2002 (en particulier 4^{ème} et 5^{ème} lettres, pp.135-150) ; Betti, 2001 ; Gleide & Gleide, 2008.

et de l'harmonie, du contenu de richesse et de différenciabilité des idées développées à l'expérience. L'idéaliste se préoccupe de savoir si des idées sont constitutives ou régulatrices ; il explore le caractère pensable du monde — il n'a besoin de rien d'autre pour son image du monde. — En ce qui concerne la pratique cognitive, l'idéaliste (dans le meilleur des cas) est donc comblé par une *imagination épistémologique* productive, c'est-à-dire qu'il façonne de vastes idées et des théories entières, qui préparent les fondements possibles du monde pour la compréhension du monde. Pour que ses idées puissent devenir fécondes, il devrait à dire vrai se confronter plus concrètement avec le monde d'expérience, et sur cette base individualiser, conformément aux faits, ses idées universelles. Cela signifie pourtant qu'il doit abandonner l'idéalisme au sens restreint du terme et se tourner vers le réalisme (sur quelque cheminement concret que cela soit).

Dans le *réalisme* par contre, seule l'expérience compte, bien entendu dans toute sa envergure, incluant les plans sensible, d'âme et d'esprit. À l'occasion, des idées sont pour lui *un* contenu d'expérience parmi toutes sortes d'autres. La différenciabilité du monde s'éclôt au moyen d'une pénétration sur la multiplicité existante de l'expérience, elle seule [la multiplicité, *ndt*] garantit la convenance du connaître. Des idées sont, dans le meilleur des cas, serviables en tant qu'instruments d'informations sur de nouveaux champs d'expérience, mais ne peuvent nonobstant pas représenter l'étendue et la profondeur du monde expérimentable. Des idées ne peuvent pas remplacer une expérience et ne peuvent pas non plus l'élucider : des expériences doivent être faites et non pas expliquées. La vérité d'un connaître se met en valeur dans la caractérisation dominante, la description riche en détails d'un champ d'expérience. Faire de quelconques déterminations sur la primauté de la matière, de l'âme ou de l'esprit ce n'est pas l'affaire du réalisme. Il explore ce qu'est le cas expérimentable — tout le reste n'est pas un contenu de son image du monde. — En ce qui concerne la pratique cognitive du réaliste, ses points forts reposent dans la *technique épistémologique*, à savoir, dans les informations expérimentales et techniques, au sens le plus vaste, dans des connaissances solides et différenciées et la reconnaissance de ce qu'est le cas dans n'importe quel sens ou encore en devenir. Pour que ces connaissances et savoir-faire puissent devenir féconds pour l'être humain connaissant, ils doivent être ordonnés par des idées. Mais cela conditionnerait une confrontation d'avec l'idéalisme, et donc en même temps un abandon de la primauté du réalisme.

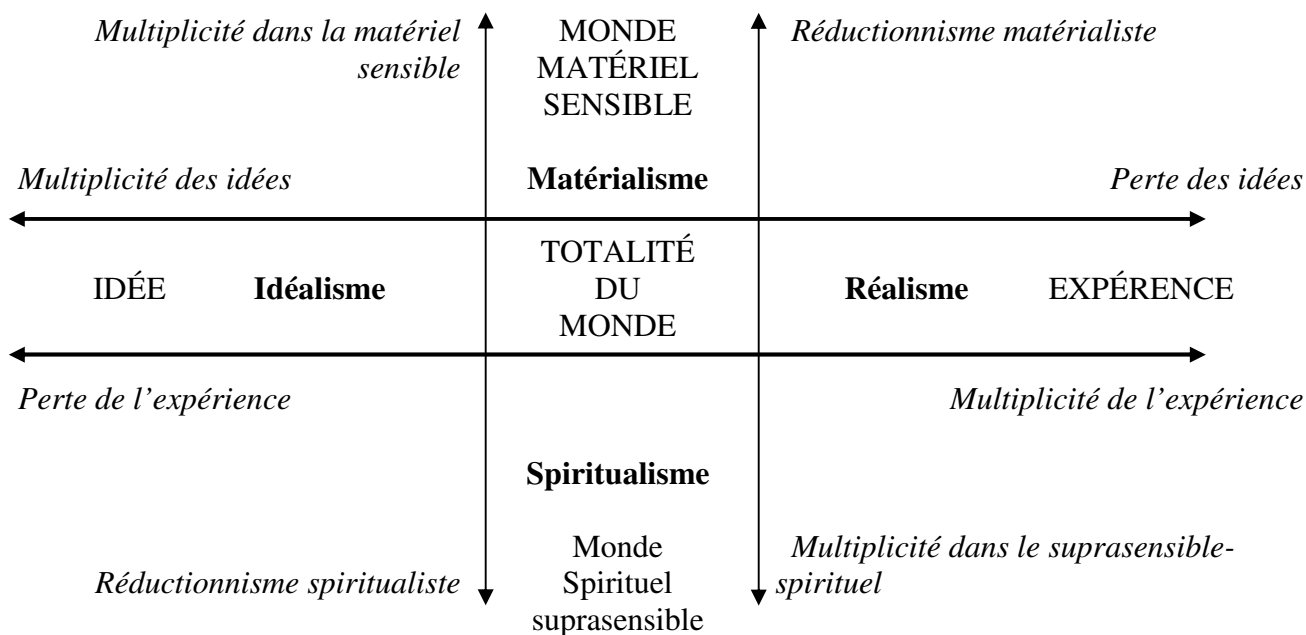


Tableau 1.1 : Points de vue pour la dérivation des conceptions du monde

Aussi bien à partir des vastes perspectives idéelles (pensables) de l'idéalisme qu'à partir aussi de la totalité réelle (expérimentable) du réalisme, il y a d'abord deux possibilités de déviation, ou bien positivement : la concentration, pour préciser dans le champ du sensible-matériel ou bien dans celui du suprasensible-spirituel. Dans le premier cas, le sensible-matériel comme condition nécessaire (mais pas absolument suffisante) d'événements ou de processus suprasensibles spirituels, ainsi le suprasensible-spirituel (au cas où il est principalement pris en considération) est conçu comme un phénomène d'accompagnement émergeant, en tant qu'épiphénomène d'événements matériels ou de processus. Dans le second cas, le suprasensible-spirituel en tant que condition nécessaire (mais pas absolument suffisante) des événements ou processus-sensibles matériels et avec cela le sensible matériel (au cas où on en prend encore principalement connaissance) est pris en compte comme phénomène d'accompagnement émergeant, comme épiphénomènes d'événements supra-sensibles ou processus. Ces deux directions ont un caractère analytique-réductif et attribuent la préférence à certains domaines du monde (Tableau 1.1).

Avec une déviation de l'idéalisme et le commencement d'une attention envers soit le monde sensible-matériel, soit celui suprasensible-spirituel et l'enrichissement de la relation concrète à l'expérience qui l'accompagne, est aussi relié à une concentration et une individualisation correspondantes de la multiplicité des idées pour ces richesses d'expériences. Et inversement, le réaliste, qui se concentre sur les domaines d'expérience sensibles matériels ou bien suprasensibles-spirituels devra abandonner quelque chose de sa multiplicité d'expérience et en même temps adopter de nouveaux moments concrets et en même temps universels-idéels.

Dans l'un de ces cas extrêmes possibles, la mise en pratique de l'idéalisme se restreint aux idées qui sont encore seulement utilisables pour des processus purement matériels-énergétiques et se transforme de ce fait en *matérialisme*. Dans un chemin qui va de l'idéalisme au matérialisme, on peut aussi parler avec cela d'un dessèchement ou bien d'un appauvrissement, qui accompagne la formation et l'imagination épistémologiques des idées. Ce même cas extrême, et donc le matérialisme, s'avère aussi, à partir du réalisme, au moyen d'une restriction du spectre d'ensemble de l'expérience sensible, d'âme et d'esprit sur des faits et processus matériels énergétiques, à savoir d'expériences dans le champ environnant des qualités sensorielles primaires : ici, les points de vue qui dirigent la méthodologie scientifique d'une régulation et d'une standardisation progressives d'engendrement des données jusqu'à l'automatisation de la technique d'observation. Le matérialiste s'efforce à une connaissance différenciée du monde sensible matériel (physique, chimie, biologie). Son imagination et sa technique épistémologiques sur ces domaines se concentre totalement sur ces champs, où il peut, en tant qu'être humain connaissant, spécialiser ces domaines et en même temps en affiner sa technique expérimentale. Son besoin de connaître est satisfait lorsqu'il peut rattacher des événements et processus de son monde avec d'autres événements tels que ces derniers soient pour le moins indispensables aux premiers (dans le meilleur des cas suffisants, au sens d'une relation causale en sens de condition et conséquence). Pour des expériences provenant d'autres champs, comme des expériences vécues du penser, il n'a d'intérêt que dans la mesure où ils sont rattachés directement à ses événements et processus, et donc ceux-ci mêmes ont des conditions d'apparitions nécessaires. Leurs relations autonomes ne sont pas importantes pour lui. Il reste à ajouter que des idées pour des matérialistes ne peuvent avoir qu'un caractère de régulation pour la réalité et non pas de constitution.

Un autre cas extrême éventuel se réalise, tandis que la mise en pratique de l'idéalisme se restreint totalement à ces idées-là en les individualisant de telle manière qu'elles ne concernent plus que des événements suprasensibles spirituels ; surgit de ce fait le *spiritualisme*.²² Sur le chemin de

²² Ce *spiritualisme* n'est pas à confondre avec le spiritisme, où en règle général on ne part que de l'existence d'énergies spirituelles générales, substances ou forces, qui ne doivent pas nécessairement être reliées avec un être vivant individuel

l'idéalisme au spiritualisme, les idées correspondantes peuvent en perdre leur terrain nourricier et incliner au fantastique. Au spiritualisme appartient la concentration sur des expériences issues du domaine suprasensible-spirituel et il est pour cette raison synonyme au réalisme se restreignant à de telles expériences, qu'il enrichit ensuite des idées correspondantes. La transition du réaliste au spiritualisme ne peut aller qu'au prix d'une expérience différenciée de l'ensemble du monde, avec le danger d'un ramollissement de l'exactitude scientifique éprouvée scientifiquement et une perte de son amarrage au monde sensible. Dans le spiritualisme, il s'agit en premier lieu d'une connaissance différenciée de faits et processus spirituels (et donc aussi de l'âme et du vivant) et de la caractéristique d'êtres spirituels autonomes. En font partie une méthodologie travaillées à fond sur l'information d'expériences non-sensibles des plus diverses sortes, ainsi que du déploiement d'idées correspondantes à ses orientations (théories, concepts). Une vraie connaissance pour le spiritualiste n'existe ensuite que lorsqu'il peut ramener ses expériences de la vie de son âme et de son esprit q'aux actions d'êtres et de leurs rapports. Événements et processus du monde sensible matériel reposent pour lui nécessairement sur des événements spirituels et avec cela aussi l'action des êtres/essences spirituels. Il les étudie non pas pour lui-même, mais au contraire seulement en tant que processus consécutifs, en tant que formes d'expression, à un agir spirituel de tels êtres/essences. Pour des spiritualistes, en effet, les idées sont toujours associées à des êtres ou essences spirituelles et ont de ce fait un caractère constitutif pour la réalité et non pas simplement régulateur.

De l'idéalisme au matérialisme et spiritualisme

Les quatre plus importantes conceptions du monde sont ainsi caractérisées. Les formes intermédiaires résultent des points de vue récapitulés à l'appui du tableau 1.1, de la manière suivante.

Si la pratique de l'idéalisme se tourne, dans un premier pas, vers le monde sensible-matériel et des faits vivants et d'âmes qui l'accompagnent, alors la question se pose du statut ontologique de ses idées (tableau 1.2, à gauche). Puisqu'il s'agit de la réalité spirituelle détournée et éloignée sur le monde sensible-matériel, la question se pose seulement de la fonction régulatrice, ce qui n'exclut pas que des idées soit malgré cela ordonnées à un être propre — justement seulement un être non *opérant*. Intérieurement, il se limite à de telles idées qui peuvent être amenées en rapport avec des faits concrets sensibles formant le système hiérarchiques que l'on peut embrasser du regard. D'autres idées sont stigmatisées comme spéculatives et dans le meilleur des cas ordonnées à la métaphysique rationnelle. Ces systèmes doivent finalement être déductivement structurables avec des prémisses dont le sens est clair (axiomes) et avec des conséquences-clefs. C'est la conception du monde du *rationalisme*. Le rationaliste praticien déclare comme vraie une théorie établie par ce système aussi longtemps que les conclusions empiriques importantes tirées des expérimentations peuvent être confirmées et tant qu'aucunes réfutations théoriques ou expérimentales n'ont surgi et donc qu'elles restent conciliables de manière consistante avec d'autres (ses) théories.

Le *mathématisme* est une continuation du rationalisme sur l'édifice des idées mathématiques. Dans l'utilisation de ces idées (théories, modèles, simulations) sur le monde sensible vivant et celui de l'âme cela signifie que seules des propriétés mesurables et dénombrables, à savoir donc des quantités, peuvent être prises en compte, ce par quoi, certes, les phénomènes de la vie de l'âme et du vivant ne sont pas totalement exclus (ils peuvent très bien être largement modéliser en systèmes théoriques et mathématiques), mais ils ne peuvent plus jamais être appréhendés dans leurs qualités propres, à savoir surtout, dans leur complexité et multiplicité qualitatives. C'est finalement la conséquence de l'exigence d'avoir seulement une science telle que ses idées sont quantifiables ou mathématisables.

et spirituel. Cette sorte de spiritisme se trouve largement inférieur aux conceptions du monde traitées du *dynamisme* et du *monadisme*, plus proches du spiritualisme lui-même.

Si, inversement, l'idéalisme praticien s'éloigne du monde sensible-matériel vers le monde suprasensible-spirituel, alors un représentant de ses mêmes idées concédera, d'une part, un caractère constitutif à l'expérience et les arrangera, d'autre part, selon leur contenu sur des faits et processus de la vie d'âme et de celle de l'esprit, autrement dit, il ne prendra en compte que de telles idées qui permettent une telle référence conformément aux faits : des idées sont ensuite non plus des entités pour elles-mêmes, mais au contraire reliées à des processus de la vie de l'âme et de l'esprit, avec des êtres/essences d'âme et d'esprit. Cela mène à la conception du monde du *psychisme*.

On peut être rendus attentifs à la motivation d'autres transitions de sorte que les premiers pas sur le chemin de l'idéalisme au spiritualisme englobent exactement ces mêmes pas que l'on peut parcourir dans l'expérience intérieure, non pas seulement comme des contenus que l'on peut percevoir à jour (idéalisme), mais au contraire lorsqu'on prend simplement les idées au sérieux. Premièrement, il deviendra évident alors à quelqu'un que cette partie elle-même du monde de l'expérience et les principes l'ordonnant, sont une seule et même chose ; alors des idées deviennent quelque chose d'éprouvable, qui a premièrement son existence propre, lequel ne peut être arbitrairement modifié, parce ces idées ont leur propre nécessité logique et secondement, bien sûr ce quelque chose apparaît dans le sujet, mais sans lui appartenir ; En outre des idées sont quelque chose, que l'on peut produire d'une part par le penser et auxquelles peuvent se rattacher pourtant, d'autre part, des sentiments et des impulsions volontaires : c'est la conception du monde du psychisme.

S'il devient évident à quelqu'un que non seulement on peut produire des idées, mais au contraire encore, qu'on peut individuellement en faire un sujet de travail individuel, alors on éprouve l'idéal (en soi et par lui) concret comme étant la vertu même de mise en ordre. D'ici il ne faut plus qu'un petit pas, pour inclure le monde spirituel-idéal du point de vue du monde idéal encore plus concrètement et dans sa qualité formatrice active, de reconnaître en elle la vertu d'organisation ordonnant le monde. Autrement dit : il existe, non seulement une *alliance* transitoire et sans cesse résoluble, d'idées avec des êtres/essences d'âme et d'esprit, de sorte que ces idées peuvent faire leur apparition répétée en eux/elles et avec eux/elles (mais ne le doivent pas forcément), mais plus encore de tels essences/êtres agissent foncièrement selon des idées et font ainsi de ces idées des principes agissant de bout en bout dans le monde et dans l'évolution. C'est la conception du monde du *pneumatisme*.

Si cette conception du monde continue de prendre son essor vers une autre exploration différenciée d'essences/êtres spirituels, pour une caractérisation de leurs qualités propres en tant que causes autonomes d'action primordiale et de leurs relations concrètes à d'autres êtres/essences, alors le pneumatisme devient de nouveau spiritualisme. Ici l'être humain individuel peut se concevoir lui-même comme un principe spirituel et avec cela se prendre au sérieux en tant qu'individualité éternelle et pourtant actuelle créatrice.

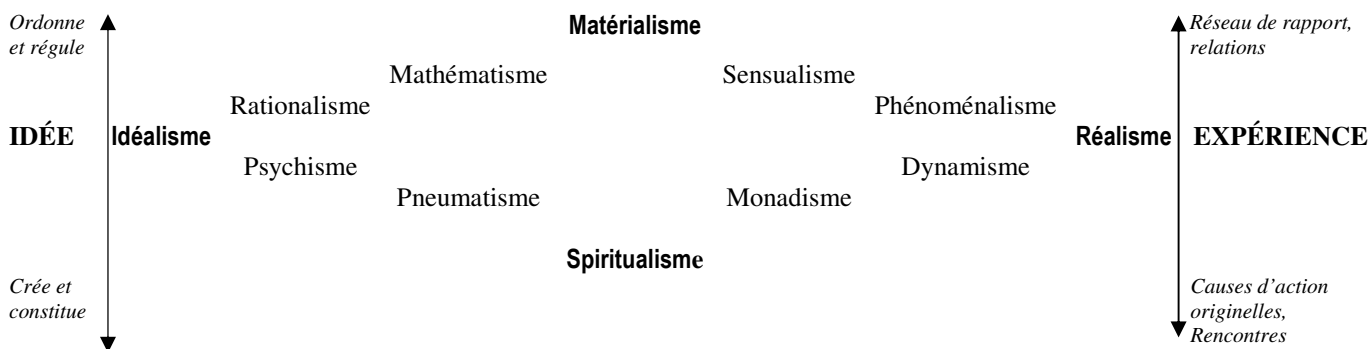


Tableau 1.2 : Douze conceptions du monde

Du réalisme au matérialisme et spiritualisme

D'autres conceptions du monde, sont rattachées par le réalisme (tableau 1.2, à droite). Si un tenant de cette conception du monde se restreint aux phénomènes sensibles observables donnés et avec cela en entrant dans des expériences vivantes et d'âme les accompagnant (et rattache avec ces expériences des processus autonomes spirituels plus actifs et des processus spirituels autonomes), alors il ne regarde plus seulement le monde de l'expérience dans toute son étendue. Il éprouve et ne tient plus banalement tout pour réel mais part en quête au contraire de telles expériences (et des idées correspondantes), qui révèlent leur réalité du fait qu'elles se trouvent *mutuellement* dans une relation directe, à savoir elles s'appuient les unes sur les autres dans leur réalité, sans que *par derrière* ou *par dessous* une autre réalité (tout d'abord dissimulée à l'expérience et/ou inaccessible) dût y être recherchée. À cela appartiennent aussi bien des champs entiers ou des séries interdépendantes de phénomènes analogues, comme aussi de telles expériences occasionnées par l'âme (actions sensibles-morales). C'est là le domaine d'exploration du représentant du *phénoménalisme*.

Si, à présent, le contenu d'expérience, inclu et considéré comme réel, continue de se restreindre aux expériences sensibles dans toute leur étendue (qualités sensorielles *primaires* et *secondaires* de tous les sens), alors du phénoménalisme surgit le *sensualisme*. Des expériences de l'âme ou de l'esprit ne sont encore plus importantes que comme épiphénomènes d'expériences sensibles. Des idées ne sont autant utilisables que pour autant qu'elles mettent en rapport les expériences sensibles entre elles et qu'aucunes réflexion théoriques n'est à y engager, quant à savoir comment on pût ramener ces mêmes idées à n'importe quels autres événements sensibles ou habituels.

Dans le cas où les qualités secondaires sont supprimées et que ne restent simplement encore que les expériences du nombre, du poids, de la position, de l'étendue et du mouvement, alors on se retrouve de nouveau dans le *matérialisme*.

Si l'on va du réalisme dans l'autre direction, jusqu'à la focalisation du monde suprasensible-spirituel, ainsi se dépouillent de l'ensemble du spectre d'expérience tout d'abord des activités spirituelles hors de l'ensemble du domaine des expériences, dans la mesure où ces activités ne sont plus simplement présentes dans leurs accomplissements sensibles ou de la vie d'âme et qu'on peut encore en avoir l'intuition immédiate en tant que telle (et donc sont un objet du phénoménalisme) et sont éprouvées au contraire directement en tant que déploiements actifs de vertus/forces.

Pour une motivation de cette transition, on peut de nouveau considérer qu'un changement comparable de perspective est à découvrir dans la conscience du penser individuel : il correspond exactement à la transition de l'expérience d'observation du penser dans la rétrospective réflexive vers l'actuelle expérience de la l'activité du penser en accomplissement. Ici on s'éprouve soi-même, à partir d'une source spirituelle, en tant que créateur actif et on doit tout d'abord partir du fait que divers êtres/essences (humaines) ne se distinguent que par des déploiements divers de vertu-force : c'est la conception du monde du *dynamisme*. Ici, il ne s'agit donc plus uniquement de constater des faits concrets, comme pour le réalisme, mais au contraire des causes primordiales d'action et de métamorphoses de faits.

Si l'on se dit non satisfaits de ce déploiement différent de forces dans sa diversité unique d'êtres/essences spirituelles, alors on doit rechercher d'autres critères caractéristiques et on découvre quelque chose se rattachant à ses propres expériences, des différences dans les facultés, dans le savoir, dans l'expérience, dans le savoir-faire, dans l'imagination, etc. De ce fait on en arrive à une intuition immédiate d'êtres/essences spirituelles en tant que centres de force actifs qui, au moyen de caractéristiques spécifiques, manifestent leur apparition et de ce fait peuvent être différenciés. Celle-ci est la conception du monde du *monadisme*.

Ce qui manque encore au monadisme pour en arriver au *spiritualisme* c'est la conception d'êtres/essences spirituelles en tant qu'individualités différemment déterminées et non pas en tant

que banals centres de forces/vertus, distinguables au moyen de critères extérieurs. Cela correspond chez l'être humain à la transition de la conception de soi en tant qu'être pensant vers le discernement dans un Je individuel propre, qui se pense et se détermine lui-même pour son activité spécifique dans le monde.²³

Voilà ce qu'il en est pour le déploiement des douze conceptions du monde, comme on le rencontre aussi chez Steiner (mais pas selon la dérivation ici effectuée).²⁴ Dans ce qui va suivre, on attirera encore l'attention sur quelques autres perspectives, qui jouent un rôle central aussi bien historique que systématique et sont discutées de manière multiple dans la littérature philosophique. Elles se laissent insérer sans façon dans la ronde des conceptions du monde développées, lorsqu'on respecte justement leur genèse décrite et les principes qui reposent à la base de celle-ci.

Conceptions du monde dérivées : nominalisme, essentialisme, expérialisme et spiritisme

Dans les quarts de cercle *entre* les quatre conceptions du monde les plus importants de l'idéalisme et du réalisme, du matérialisme et du spiritualisme, esquissées (tableau 1.2) se laissent récapituler leurs tendances de fond de la manière suivante (tableau 1.3).



Tableau 1.3 : Quatre tendances de conception du monde dérivées des quatre principales

Dans le *nominalisme*, qui se situe entre l'idéalisme et le matérialisme, des idées sont dans le meilleur des cas prises au sérieux en tant que principe d'ordonnement du monde, mais seulement dans un sens régulateur. Ce sont des instruments de l'être humain pour mettre en articulation et en ordre son expérience, elles n'appartiennent pas au monde même. Quant à savoir s'il s'agit de données constitutives (intersubjectives) de la conscience humaine ou de son penser, de constructions individuelles et/ou sociales, de jeux de mots de signification régulée dans la communauté sociale ou autrement de contenus liés au langage, tout cela ne fait ici aucune différence.

Dans l'*essentialisme*, qui se situe entre l'idéalisme et le spiritualisme, les idées sont conçues comme constitutives pour la réalité. À tout phénomène est basée une essence invariante, par laquelle il est constitué.²⁵

Dans l'*expérialisme*, qui se trouve entre matérialisme et réalisme, se trouve au premier plan l'expérience, la somme des expériences (*experientia*) au moyen de l'observation et de l'expérimentation et certes de telles expériences, qui sont elles-mêmes de nature sensible ou bien surgissent directement liées aux expériences sensorielles (dont les répercussions immédiates sont donc de nature sensible). À l'occasion s'y rencontre au premier plan ce qui concerne les fondements

²³ Voir à ce propos pour plus de détails Ziegler, 2006 (Chapitres 6, 8, et 13). [Ce point est ici important, car toute conception du monde niant la réalité du Je (bouddhisme et matérialisme psychologique, par exemple) ne peut admettre le spiritualisme au niveau de l'être humain, *ndt*]

²⁴ Voir à ce sujet les expositions de Steiner, 1990, conférence du 21.1.1914, en particulier les pp.35-46, Steiner n'en revient plus à évoquer ce thème dans le reste de son oeuvre.

²⁵ Cette fixation des idées à des domaines phénoménaux déterminés se laisse difficilement concilier avec une conception évolutive de la réalité, dans laquelle aussi des êtres/essences comme des phénomènes apparents qui se développent.

théoriques, les rapports, les relations *entre* des expériences concrètes. Sur la base de la multiplicité complexe de l'ensemble du monde des expériences, il est exclu de vouloir avoir des informations sur l'être/essence du monde. À chaque fois selon le contenu du vécu, une chose ou une autre apparaît comme fondamentale et l'on ne devrait pas s'abandonner à l'illusion de croire et de savoir s'il y eût jamais un contenu de vécu préféré par la nature elle-même.

Dans le *spiritisme*, qui se trouve entre réalisme et spiritualisme, on part du fait qu'il y a des forces ou énergies spirituelles supra-naturelles qu'on n'expérimente pas par les sens et qui jouent un rôle fondamental pour la totalité du monde. Il s'agit de forces plus ou moins librement fluantes [du verbe *fluer* « qui coule », *ndt*] : et que se métamorphosent le cas échéant, émanant (peut-être) de certains centres cosmiques. Des entités spirituelles individuelles ne se présentent pas dans le spiritisme (ni non plus dans l'essentialisme).

Qu'est-il conquis ici avec cela ? Ce n'est naturellement pas les caractérisations, la terminologie, qui comptent ici, tout aussi peu qu'ailleurs dans cet essai, mais au contraire l'art du penser ainsi caractérisé. Les différences multiples servent en premier lieu une auto-interrogation de sa propre amorce, de réflexion sur ses propres unilatéralités. Si l'on en est conscient de cela, alors se laissent transposer, avec la mise en ordre de chaque position dans le paysage des conceptions du monde, de nouvelles perspectives dans de nouvelles intuitions immédiates — et donc mises en mouvement. Finalement il s'agit de connaissance de soi — et pas de « système à tiroirs » [comme en médecine allopathique : « tel symptôme correspond à telle maladie ». Car en effet la science matérialiste est justement malade de son unilatéralité *ndt*] d'un autre genre ou bien voire de conceptions du monde de nature bizarre.

Anthroposophie et conception du monde

Dans un écrit qui est la ré-élaboration d'une conférence de l'année 1909²⁶, lequel n'a pas été publié de son vivant, Steiner attire l'attention sur la qualité de perspective de tout résultat cognitif reposant dans la nature du connaître et qui concerne toute production cognitive procédant dans le concret. Il utilise pour cela l'image de l'arbre qui doit être observé de divers côtés (et lors des diverses saisons), s'il veut être connu dans sa totalité. Cela n'a pour conséquence aucun caractère de relativité ni d'arbitraire dans la connaissance de l'être/essence d'une chose. Et cela pour deux raisons (desquelles Steiner n'en signale qu'une seule à cet endroit) : premièrement, pour une contemplation d'ensemble, il faut entrer dans le détail des observations de détails les plus caractéristiques possibles, qui toutes ont leur justification ; c'est justement cette fidélité nécessaire aux détails qui ne laisse aucune place ensuite à l'arbitraire. Secondement, cela garantit au penser cognitif, rendant possibles et réalisables ces explorations, une méthodologie fondant une totalité, pour autant qu'elle est elle-même de nature universelle en rapport à toutes les connaissances isolées. Ce qui est décisif à l'occasion, c'est que le connaître pensant s'oriente aussi bien dans une contemplation d'idée (qui ne les engendre pas) en se rattachant aussi dans ces idées au reste de l'expérience à l'activité (qui juge) sur les états de faits concrets et effectifs de nature idéale et réelle.

En rapport à la connaissance de l'être humain Steiner distingue à présent trois points de vue qu'il appelle anthropologie, théosophie²⁷ et anthroposophie (voir le tableau 1.4) Dans l'ANTHROPOLOGIE, il s'agit du travail pensant des expériences liées aux sens de l'être humain dans toute leur étendue. Dans la THÉOSOPHIE est explorée en premier lieu l'existence et de l'être et du devenir humains, à partir de leurs dimensions spirituelles. Ces deux points de vue se trouvent à présent autant au plan méthodologique qu'à celui des contenus sans aucune transition l'un vers l'autre et n'ont à peine de terrain commun. L'élaboration d'un tel champ commun, qui rende

²⁶ Voir Steiner, 2002, Chapitre I : « Le caractère de l'anthroposophie », en particulier pp.11-20 et la première conférence, dans une série sur l'anthroposophie donnée à Berlin, du 23 octobre 1909 dans Steiner 2001, en particulier pp.15-19.

²⁷ Cette expression **ne** renvoie **pas** aux conceptions et méthodes des théosophes en rattachement par exemple à H.P. Blavatski ou Annie Besant.

possible une perspective de médiation, c'est à présent justement la tâche de l'ANTHROPOLOGIE au sens le plus large.

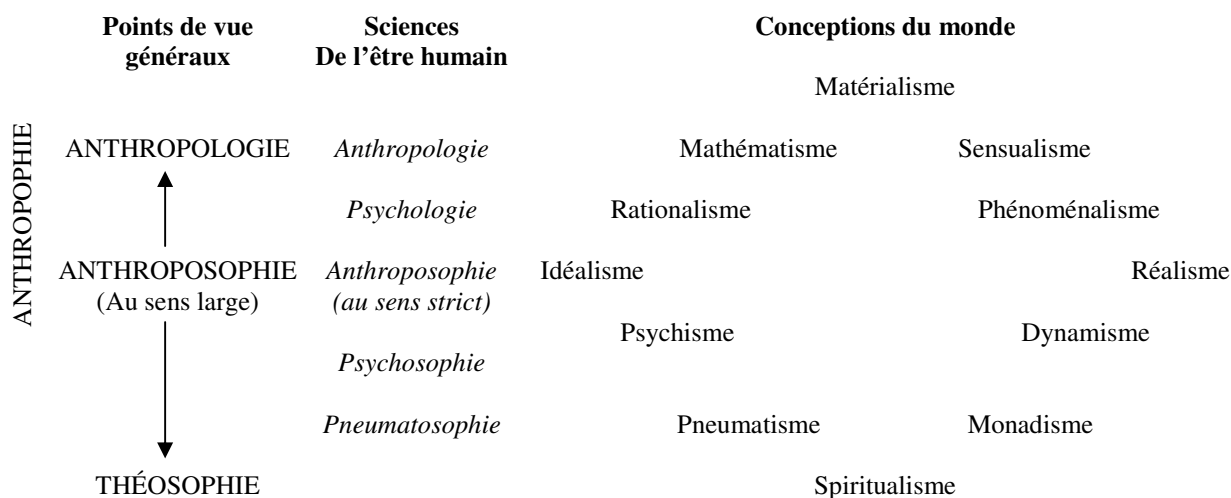


Tableau 1.4 : Anthroposophie et conceptions du monde

L'*Anthroposophie* au sens étroit explore l'élément corporel de l'être humain, dans la mesure où celui-ci est une révélation de l'esprit ; en correspondance, *Psychosophie* et *Pneumatosophie* s'occupent des formes d'expression de l'âme et respectivement de l'esprit, de l'être humain et le relie avec les points de vue théosophiques. D'un autre côté, la *Psychologie* explore les dépendances corporelles de la vie de l'âme et l'*Anthropologie* (au sens étroit) explore l'organisation du corps, avec la méthodologie des sciences de la nature, sur la base des facteurs internes (organiques) et externes (naturels et sociaux).

La tableau 1.4 indique un ordonnancement éventuel de ces points de vue dans les conceptions du monde développées plus haut. Les points de vue ANTHROPOLOGIQUE et THÉOSOPHIQUE au sens large peuvent être rangés dans la partie supérieure, ou selon le cas inférieure, de ces conceptions. L'*Anthroposophie* au sens étroit (et avec cela en tant qu'une perspective sur l'être humain) se concentre sur les formes d'expressions corporelles de l'esprit. L'ANTHROPOPHIE au sens large c'est la tentative d'une synthèse de diverses perspectives sur l'être humain. Ainsi porte-t-elle en soi la puissance de surmonter de toute perspective de conception du monde, en tant que fruit [résultat, *ndt*] de la vaste science du connaître qui repose à ses fondements. En même temps elle peut s'engager dans l'acquis de résultats cognitifs concrets, amenés d'une manière consciente, sur chaque perspective spécifique.

À chaque fois selon un entendement plus étroit ou plus large de « l'anthroposophie », elle doit être caractérisée comme une conception du monde ou bien justement comme une tentative de surmonter des perspectives de conceptions du monde et d'intégrer des points de vue les uns aux autres.²⁸

Renatus Ziegler

dans *RoSE- Research on Steiner Education* vol.3 N° 2, 2013 ISSN 1891-6511 (online)

www.rosejournal.com

(Traduction Daniel Kmiecik)

Références bibliographiques:

Bartels, A. & Stöckler, H. (Eds). *Wissenschaftstheorie. Ein Studienbuch*. Paderborn: mentis (2. Auflage).

Baumann, P. (2006). *Erkenntnistheorie*. Stuttgart: Metzler (2. Auflage).

²⁸ Je remercie David Wood et le *reviewer* anonyme [ce qu'on appelle en anglais un *referee*, ou personne scientifique référente compétente dans le domaine, *ndt*] pour leurs remarques constructives au sujet d'une version antérieure de cet essai.

- Becker, A.** (2009). Lebenswelt und undogmatischer Naturalismus [Monde vivant et naturalisme non dogmatique]. In A. Becker & W. Detel (Eds.), *Natürlicher Geist: Beiträge zu einer undogmatischen Anthropologie* (S. 221–264). Berlin: Akademie-Verlag.
- Betti, M.** (2001). *Zwölf Wege, die Welt zu verstehen* [Douze chemins, pour comprendre le monde]. Stuttgart: Freies Geistesleben.
- Carrier, M.** (2008). *Wissenschaftstheorie zur Einführung* [En introduction à une science du connaitre]. Hamburg: Junius.
- Carrier, M.** (2009). Wege der Wissenschaftsphilosophie im 20. Jahrhundert. In Bartels & Stöckler, 2009, S. 15–44.
- Ernst, G.** (2010). *Einführung in die Erkenntnistheorie*. Darmstadt: Wissenschaftliche Buchgesellschaft (2. Auflage).
- Fleck, L.** (1980). *Entstehung einer wissenschaftlichen Tatsache: Einführung in die Lehre vom Denkstil und Denkkollektiv* [Naissance d'un fait scientifique concret: Introduction à la doctrine du style du penser et du collectif du penser] (1935). Frankfurt: Suhrkamp.
- Fleck, L.** (1983). *Erfahrung und Tatsache: Gesammelte Aufsätze*. Frankfurt: Suhrkamp.
- Gähde, U.** (2009). Modelle der Struktur und Dynamik wissenschaftlicher Theorien. In Bartels & Stöckler, 2009, S. 45–65.
- Giere, R. N.** (2006). *Scientific perspectivism*. Chicago: University of Chicago Press.
- Gleich, S. von** (1957). *Die Wahrheit als Gesamtumfang aller Weltansichten*. [La vérité en tant qu'étendue d'ensemble de toutes les visions du monde] Stuttgart: Mellinger.
- Gleide, C. & Gleide, R.** (2008). *Der Sternenhimmel der Vernunft: Auf dem Weg der zwölf Weltanschauungen*. [Le firmament étoilé de la raison: sur le chemin des douze conceptions du monde] Stuttgart: Verlag Freies Geistesleben.
- Jaspers, K.** (1925). *Psychologie der Weltanschauungen*, Berlin: Springer (3. gegenüber der 2. unveränderte Auflage).
- Kellert, S. H., Longino, H. E. & Waters, C. K.** (Eds.) (2006). *Scientific pluralism*. Minneapolis: University of Minnesota Press.
- Lenk, H.** (2000). Zu einer methodologischen Wissenschaftseinheit: Strukturen und Schemata als einheitsstiftende Formen (Pour une unité méthodologique de la science: structures et schéma en tant forme formatrice d'unité). In B.-O. Küppers (Ed.), *Die Einheit der Wirklichkeit* (S. 107–130). München: Fink Verlag.
- Runggaldier E.** (2002). Deutung menschlicher Grunderfahrungen im Hinblick auf unser Selbst [Interprétation d'expériences fondamentales humaines en considération de notre soi]. In G. Rager, J. Quitterer & E. Runggaldier, *Unser Selbst – Identität im Wandel der neuronalen Prozesse* (S. 143–223). Paderborn: Schöningh.
- Rupnow, D., Lipphardt, V., Thiel, J. & Wessely, C.** (Eds.) (2008). *Pseudowissenschaft: Konzeptionen von Nichtwissenschaftlichkeit in der Wissenschaftsgeschichte* [Pseudoscience: conceptions de non-scientificité dans l'histoire de la science]. Frankfurt: Suhrkamp Verlag.
- Schieren, J.** (2010). Die Veranlagung von intuitiven Fähigkeiten in der Pädagogik [Prédisposition de facultés intuitives dans la pédagogie]. *RoSE – Research on Steiner Education*, 1(1), 7–18 (online: www.rosejournal.com).
- Schneider, P.** (1985). *Einführung in die Waldorfpädagogik*. Stuttgart: Klett-Cotta (2. Auflage).
- Sijmons, J.** (2008). *Phänomenologie und Idealismus: Struktur und Methode der Philosophie Rudolf Steiners*. Basel: Schwabe.
- Steiner, R.** (1980). *Wahrheit und Wissenschaft* (1891). Dornach: Rudolf Steiner Verlag (GA 3, 5. Auflage)
- Steiner, R.** (1985). *Die Rätsel der Philosophie* (1918). Dornach: Rudolf Steiner Verlag (GA 18, 9. Auflage).
- Steiner, R.** (1990). *Der menschliche und der kosmische Gedanke* [Pensée humaine, pensée cosmique] (1914). Dornach: Rudolf Steiner Verlag (GA 151, 6. Auflage).
- Steiner, R.** (1995). *Die Philosophie der Freiheit* (1894/1918). Dornach: Rudolf Steiner Verlag (GA 4, 16. Auflage).
- Steiner, R.** (2001). *Anthroposophie – Psychosophie – Pneumatosophie* (1909–1911). Dornach: Rudolf Steiner Verlag (GA 115, 4. Auflage).
- Steiner, R.** (2002). *Anthroposophie – Ein Fragment* (1910). Dornach: Rudolf Steiner Verlag (GA 45, 4. Auflage).
- Steiner, R.** (2003). *Grundlinien einer Erkenntnistheorie der Goetheschen Weltanschauung* (1886/1924). Dornach: Rudolf Steiner Verlag (GA 2, 8. Auflage).
- Witzenmann, H.** (2002). Gsteiger Briefe (1976). In R. Steiner & H. Witzmann, *Der Hüter der Schwelle*, Einführungen von Herbert Witzmann (S. 118–198). Dornach: Spicker Verlag.
- Ziche, P.** (2007). *Wissenschaftslandschaften um 1900: Philosophie, die Wissenschaften und der nichtreduktive Szientismus*. Zürich: Chronos.
- Ziegler, R.** (2000). Goethe und die Mathematik als Kulturfaktoren. In: P. Heusser (Ed.), *Goethes Beitrag zur Erneuerung der Naturwissenschaften* (S. 457–485), Bern: Haupt.
- Ziegler, R.** (2004). Reines Denken und reine Begriffe: Einwände und Widerlegungen (Penser pur et concepts purs: objections et contradictions]. In: L. Ravagli (Ed.), *Jahrbuch für anthroposophische Kritik* (S. 71–118). Schaffhausen: Novalis Verlag.
- Ziegler, R.** (2006). *Intuition und Ich-Erfahrung: Erkenntnis und Freiheit zwischen Gegenwart und Ewigkeit* [Intuition et expérience du Je: connaissance et liberté entre présent et éternité]. Stuttgart: Freies Geistesleben.

Ziegler, R. (2008a). Individuelle menschliche Entwicklung zur Freiheit als Urbild aller Entwicklung [Développement individuel humain à la liberté en tant qu'image archétype de tout développement], Teil I: Erscheinungsentwicklung des freien Menschen [Développement de l'apparition de l'être humain libre]. *Die Drei*, 78(5), 55–69.

Ziegler, R. (2008b). Individuelle menschliche Entwicklung zur Freiheit als Urbild aller Entwicklung Développement individuel humain à la liberté en tant qu'image archétype de tout développement], Teil II: Wesens- oder Bewusstseinsentwicklung des sich befreienden Menschen [Développement de l'être ou de la conscience de l'être humain se libérant]. *Die Drei*, 78(6), 49–63.

Ziegler, R. (2011). *Ethik des Werdens – Mensch und Naturreiche*. Paper für die Tagung «Leben in Bewegung – Evolution und Züchtung», 7.–9. Oktober 2010, Universität Kassel in Witzenhausen, Fachbereich Ökologische Agrarwissenschaften, Fachgebiet Biologisch-Dynamische Landwirtschaft. Überarbeitete Fassung veröffentlicht in: *Elemente der Naturwissenschaft*. Nr. 95, S. 39–79.

Ziegler, R. (2013). Vorbedingungen und Konsequenzen der Fragefähigkeit des Menschen: Erkenntniswissenschaft als Grundlage von Natur- und Geisteswissenschaft [Conditions préalables et conséquences de la capacité de questionnement de l'être humain: Science de la connaissance en tant que fondement d'une science de la nature et de l'esprit]. In: Peter Heusser (Hrsg.): *150 Jahre Rudolf Steiner: Seine Bedeutung für Wissenschaft und Leben heute*. Vorträge im Rahmen der gleichnamigen Ringvorlesung an der Universität Witten-Herdecke 2011, Stuttgart: Schattauer (paru en 2013).